



À ma douce Nicole

TABLE DES MATIÈRES

Prologue

CHAPITRE PREMIER..... 5

- 2 - 13

- 3 - 21

- 4 - 33

- 5 - 45

- 6 - 55

- 7 - 67

- 8 - 81

- 9 - 99

- 10 - 109

- 11 - 123

- 12 - 129

- 13 - 141

- 14 - 147

- 15 - 157

Épilogue 167

PROLOGUE

Ce soir-là, une pluie diluvienne s'abattait sur les pavés de la base militaire de Downsview. L'homme, chargé de ses bagages, marchait lourdement à travers la bourrasque. Il était grand, mince et ressemblait plutôt à un mort-vivant dans cette nuit d'encre qui enveloppait la majeure partie de la banlieue nord de Toronto. L'homme s'arrêta un instant, le temps de déplier le col de son imperméable. Se retournant, il jeta un dernier regard sur la base, soupira puis se remit à marcher vers la sortie. Deux heures plus tôt, l'Hercules — un avion de transport qui datait des années soixante — sans rebondir, s'était posé sur la piste. Il avait laissé le militaire sur la place déserte puis était reparti en direction de Trenton, son port d'attache. Une voiture banalisée était apparue, les phares à peine visibles, et l'avait immédiatement conduit à la réception de la base. L'officier de garde lui avait alors remis une enveloppe cachetée et lui avait fait signer plusieurs documents.

« Good Luck! » avait-il dit, après le salut obligatoire et puis sans d'autres mots, il s'était tourné vers le poste de télévision qui se trouvait dans le coin droit d'une pièce spartiate.

Le soldat David Langelier était habitué à ce type de réception. En cinq années de vie militaire, ballotté d'une base à l'autre, de l'Atlantique au Pacifique, il n'avait jamais rencontré l'accueil chaleureux auquel on pouvait être en droit de s'attendre dans la vie civile.

Le professionnalisme des bureaucrates militaires était plus souvent que jamais exaspérant, étant donné la rigidité de la structure de l'armée. Aussi, entre la carrière au sein des forces canadiennes et la vie civile, pensa l'homme, le choix avait été aisé. Fatigué des voyages et des risques inhérents, il souhaitait maintenant se retrouver dans les forêts de l'Abitibi ; la tranquillité de son coin de pays lui serait amplement salutaire et bénéfique.

Une pluie glacée, plus forte que tout à l'heure, vint lui frapper le visage.

Sa région natale s'estompa et ne devint plus qu'un souvenir au cœur de la tourmente qu'il avait affrontée jusqu'à présent sans bien s'en rendre compte. Les rues Keele et Sheppard apparurent enfin dans la vision du voyageur. Il se rendit hâtivement à l'arrêt d'autobus et s'engouffra au fond d'une cabine vitrée afin d'attendre l'arrivée du car. C'était vendredi

et un trafic dense, mais quand même rapide envahissait les rues de la ville. Au bout de dix minutes, un autobus bondé de gens vint se placer devant lui. Prestement, il empoigna ses valises et s'y engouffra. Vingt minutes plus tard, il ressortait devant la bouche d'une station de métro, et suivait le groupe des passagers dans les méandres souterrains de la station Sheppard.

Une demi-heure s'écoula sous terre.

Il refit surface au coin de la rue Dundas, dans le centre-ville de Toronto, à l'intersection de la rue Yonge et se dirigea vers le quartier chinois, là où il savait trouver le terminus d'autobus. Dans sa marche, il réalisa brusquement qu'il avait longtemps porté en lui, le mal du pays. Ainsi, dans quelques heures, il serait au beau milieu d'un monde presque oublié : il entendrait à nouveau la langue française partout où il se présenterait. Cette dernière pensée le fit sourire.

* *

Le chauffeur de l'autobus Greyhound avait emprunté la sortie nord, donnant sur l'autoroute 401 et se faufilait tant bien que mal sur la voie rapide. Assis à l'arrière du véhicule, l'ex-soldat observait depuis un bon moment déjà les caresses que s'échangeait un jeune couple assis deux sièges plus loin. À vingt-deux ans, le jeune homme n'avait pas vraiment connu de véritable amour. Aussi enviait-il les gestes de tendresse empreints de passion qui animait le silence du Greyhound. Il était, par tempérament, un solitaire. Il délaissa le couple pour tourner son regard vers le paysage nocturne et ne put réprimer cette anxiété qui lentement, l'avait peu à peu gagné depuis son arrivée à Downsview.

Nerveux, il ne put dormir. Il resta éveillé jusqu'à ce que l'aube naissante vienne lui rappeler qu'il était à mi-chemin de son but. Dehors, une lueur rosée inondait la contrée, faisant ressortir la forme des habitations en bordure du ruban noir de l'asphalte.

La ville de North Bay se profila à l'horizon, baignée par les faibles rayons d'un soleil de fin d'octobre. Ici aurait lieu le transfert. Plus que quatre heures et Rouyn-Noranda, la plus grande ville du Nord-ouest québécois, seraient sous ses pieds.

* * *

CHAPITRE

PREMIER

Il la suivait des yeux depuis dix minutes, incapable d'engager la conversation tellement elle lui coupait le souffle. D'une beauté singulière, petite et bien proportionnée, elle avait un teint hâlé qui faisait ressortir des yeux immenses et beaux, mais d'une lueur indiquant une mélancolie que l'on désirait pouvoir comprendre puis retirer.

Ils étaient seuls dans l'arrière-salle du club.

Lui, était assis au comptoir circulaire, sur l'un des trois tabourets qui se trouvaient à gauche de la caisse, au fond du bar. Elle était debout, de l'autre côté, à droite de la caisse et essuyait tranquillement des verres. Elle tourna la tête dans sa direction, surprit son regard et lui fit un léger sourire. Ébloui par le sourire, il esquissa un sourire qu'il espéra tout à fait dégage.

« Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? » Dit-il, avec l'impression de trébucher sur chacun de ses mots.

La serveuse déposa un dernier verre sur le plateau disposé contre la caisse enregistreuse puis satisfaite, vint se placer devant lui. Décontractée, elle répondit : « Tu peux me dire « tu » si tu veux. Je n'aime pas beaucoup vouvoyer les gens. Puis, elle ajouta : non, j'ai débuté il y a deux ans. Et toi, c'est la première fois que tu viens ici ?

— À vrai dire, la première fois remonte à trois ans alors que j'étais en permission.

— Tu es militaire ? demanda-t-elle, intriguée. Elle avait remarqué ses cheveux coupés court, bien taillés.

— Plus maintenant. J'ai terminé ma part du contrat il y a une semaine. Je me cherche du travail. Tous les jours depuis que je suis arrivé à Rouyn, je me présente au bureau de la mine et chaque fois la secrétaire m'accueille en disant : « Il n'y a pas d'embauche ce matin, jeune homme. Mais revenez demain, on ne sait jamais ! » Il avait dit cela en imitant parfaitement la voix pincée de l'employée du bureau. La jeune femme éclata d'un rire contagieux, dévoilant du coup une sérénité qu'il n'eut jusqu'alors, pensé présente.

David Langelier éprouva soudain le besoin de lui dire combien il la trouvait belle, mais il se retint, sous peine de lui paraître ridicule. Elle était si simple, si naturelle.

Un silence s'ensuivit. Dans cet intervalle, elle le dévisagea, tout en notant la profondeur de ses yeux de jade. Ces yeux qui semblaient lui dénuder l'âme. Elle s'agita légèrement, mal à l'aise sous ce regard pénétrant. Il sentit son désarroi et tourna son regard vers la rangée de bouteilles déployées derrière elle, sur une tablette vitrée au-dessus des portes d'un lourd frigidaire noir.

« Je peux avoir une autre bière, s'il te plaît ? » demanda-t-il, courtois, afin de briser le silence inconfortable qui risquait de s'installer.

« Oui, » fit-elle, soudainement gênée par le regard clair du jeune homme.

Elle se retourna pour ouvrir le frigidaire.

« Une femme dans le corps d'une jeune adolescente, songea-t-il » Il eut l'idée de lui demander le titre de sa chanson préférée. Le dos tourné, elle répondit : « La chanson de l'Innocence. Tu sais, celle que Gérard Lenormand chante si bien ! »

Ne sachant pas de quelle chanson il pouvait bien s'agir, il répliqua tout de même, sur un ton jovial : « Eh bien ! Va pour la chanson de l'Innocence ! » Il se dirigea vers l'escalier qui menait à la grande salle du Club. Il jeta un coup d'œil sur les lieux. Seuls un juke-box, une table de billard et quelques tables éparpillées occupaient le plancher. Soudain, il entendit derrière lui : « Essaie le numéro : un deux sept ! Je crois que c'est ça ! »

Ils passèrent ainsi le reste de l'après-midi à faire la conversation et à écouter de la musique, dans une atmosphère nettement plus détendue. Au fil des heures, ils se découvrirent l'un et l'autre des affinités particulières. Les chansons défilèrent au milieu des silences causés par leurs voix tantôt muettes, tantôt vibrantes. Mais trop tôt, les habitués de la place commencèrent à affluer, remplissant les lieux de leur présence envahissante. David demeura assis au comptoir et dans un mutisme réservé, observa discrètement les quelques clients discutant avec sa nouvelle amie. La plupart des travailleurs étaient visiblement des mineurs qui terminaient leur quart de travail et qui, des mille et une choses composant leur quotidien, choisissaient de parler de la journée qu'ils venaient d'effectuer sous terre. Parfois, lorsque plus personne n'accaparait la jeune femme, elle se permettait un regard dans la